

Les Parisiennes d'à présent.

Elle se dit. Georges Montorgueil publie, dans quelques jours, un ouvrage intitulé « Les Parisiennes d'à présent ».

13 Juillet. — Sous la protection du comte Robert de Montesquiou, Douai a rendu un délicat hommage à une femme, Marcelle de Desbordes-Valmore.

23 novembre. — Le féminisme à l'hôtel Drouot. On vend une lettre de sainte Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation.

25 Août. — Une petite boutique d'horlogerie, faubourg Saint-Honoré, provinciale, grise et discrète.

30 décembre. — Eusapia est dans nos murs. Elle y est en grand mystère: les élus ne sont pas nombreux qui la verront.

L'horlogerie, au Bottin, dame Martelet, fut jadis, cette Adèle Collin, qui a été la bonne de Musset.

La chronique est pleine depuis quelque temps de scandales de Venise. Elle a connue George Sand à travers la souffrance du poète; elle lui est hostile.

Sur Elle, quelquefois, Lui n'est appétenti, dans ses ferveurs, plaintes très douces, comme des

plaintes d'enfant. Elle se les rappelle, et elle est dure à celle qui tortura le plus grand nerveux, ignorant qu'en l'amour il aimait surtout la torture d'aimer.

La bonne dame, dans les passées et les lointains de sa mémoire, remue devant nous ces cendres. Musset en sort plus grand.

23 novembre. — Le féminisme à l'hôtel Drouot. On vend une lettre de sainte Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation.

25 Août. — Une petite boutique d'horlogerie, faubourg Saint-Honoré, provinciale, grise et discrète.

30 décembre. — Eusapia est dans nos murs. Elle y est en grand mystère: les élus ne sont pas nombreux qui la verront.

L'horlogerie, au Bottin, dame Martelet, fut jadis, cette Adèle Collin, qui a été la bonne de Musset.

La chronique est pleine depuis quelque temps de scandales de Venise. Elle a connue George Sand à travers la souffrance du poète; elle lui est hostile.

Sur Elle, quelquefois, Lui n'est appétenti, dans ses ferveurs, plaintes très douces, comme des

plaintes d'enfant. Elle se les rappelle, et elle est dure à celle qui tortura le plus grand nerveux, ignorant qu'en l'amour il aimait surtout la torture d'aimer.

DEUX EMPEREURS.

XIII

Mais nous avons assez parlé de Guillaume de Hohenzollern, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, qui se demande, avec un sang bouillant dans ses veines, pourquoi le vieux François-Joseph, son frère, son cousin et son allié, un Germain

A vrai dire, c'est en allemand, langue plus énergique et plus homogène que la langue française, qu'il faudrait parler de Guillaume, et certainement en vers de poème épique, de la longueur de ceux de Klopstock.

Alors, tout naturellement, passons à son cousin Nicolas ou Nicolas, qui, par le sang de Romanyou, qui dans ses veines de Slave, doit être d'anssi bonne et d'anssi vieille famille que Guillaume de Prusse.

Reste, cela ne signifie pas grand-chose, et quand le sang d'un homme est pur et que sa tête est bonne et solide, comme aussi son cœur bien placé, il n'a aucunement besoin d'être Hohenzollern, Kautskien, Romanov et empereur pour valoir quelque chose.

Mais avant de parler de l'Empereur de toutes les Russies, ou plutôt de bavarder sur son compte, comme un ami inconnu, « Créole », nous a fait remarquer, par quelques lignes dans « L'ABEILLE », que le nom de l'empereur actuel qui vient de fumer très démocratiquement les cigares de l'amitié avec Félix Faure, président de la République Française, devait s'écrire Nicolas plutôt que Nicolas, nous devons tout simplement confesser qu'en écrivant Nicolas nous pensions nous rapprocher davantage de l'orthographe russe, et que la syllabe « cho » n'est pas forcément douce, comme on le sait bien par le mot « choléra ».

En somme, il nous importe peu qu'on écrive Nicolas ou Nicolas; mais si pour un nom de victoire ou de vainqueur, brisé depuis le paramont de la République de Guillaume, nous n'aurions point de larmes trop amères pour ce fâcheux événement.

XIV

Mais ce Nicolas qui est empereur est-il un empereur comme les autres, et fait-il le dire de lui qu'un gratta un peu le Russe en trouve le Coque?

l'espèce humaine, surtout à la fin des empires, surtout par le luxe, comme celui qui fut romain et ne laissa plus en ses derniers temps de salut possible au monde que dans la venue du christianisme et l'invasion de Barbaros, il ne faudrait pas tentatois prendre Marc-Aurèle pour un misérable soldat ou pour un honteux bruto. Un empereur, tout comme un roi, même en nos temps, et vu certaines conditions de race, d'histoire et de moment, peut avoir sa raison d'être, et il est dans l'ordre des choses qu'il puisse être, à sa gloire comme à ses risques et périls, bon, passable, médiocre, mauvais et pire encore.

Et s'il comprenait son siècle? Si dans l'exercice de son pouvoir et de son autorité, avec l'intelligence d'un esprit supérieur et la conscience d'une civilisation qui ne peut être vraie que par la justice et dans la justice, il était le premier serviteur de son peuple, et le progrès, faisant tout le bien qu'il lui est possible de faire, empêchant tout le mal dont les souverains ont la première responsabilité, mettant les droits du peuple et de l'humanité au-dessus des privilèges d'une classe, d'une caste et d'une aristocratie quelconque?

Cela sans doute est rare, « presque à l'état de miracle, et le pouvoir suprême agé de l'éducation des princes, à des égarements et des abus d'une fatalité terrible. N'y a-t-il pas aussi, dans toute réalisation de bien et de justice, c'est-à-dire de progrès, à redouter des résistances et des oppositions de la part de ceux qui se croient les gardiens de l'empire ou de la royauté, qui représentent le passé plutôt que le présent, qui ne sont, en réalité, que les défenseurs d'un état de choses politique et social sous lequel ils se sentent au moins à l'aise?

Et si l'un de ses successeurs, pénétré de son esprit et de son courage, élève son franchise jusqu'à la dignité véritable de ceux qui sont vraiment libres et maîtres de soi, fait-il que la bombe à la balle d'un nihiliste le condamne à mort?

XV

C'est que le czar Nicolas, dans lequel le Russe coquet ne ment pas tout à fait un Coque et qui ressemble peu à Rurik! paraît ne pas être un czar comme d'autres et peut-être un homme ordinaire.

Il est Slave sans doute, ou tout au moins à peu près, car nulle race aujourd'hui n'est pure de tout mélange, et nulle famille couronnée, sans avoir passé par le lit d'une grande Catherine, n'a évité le croisement des alliances princières; mais la race Slave, qui n'a jamais été une race d'anthropophages, n'est point une race inférieure.

Elle n'est pas, non plus, une race incroyante, usée, trop civilisée et finie. Si lui reste encore de la grossièreté — ce qui n'est pas le signe de l'indication de la faiblesse — elle n'est aucunement appauvrie dans son sang, et son sensualisme ne manque pas de bonté, d'honnêteté et de franchise. Elle n'a pas l'œil d'acier des races cruelles, et ses lèvres sont plutôt charnues que minces. Sa figure n'est point anguleuse et son front se développe dans une pensée qui est une croyance et une espérance. Cette race primitive encore par plus d'un côté, fidèle et sincère, qui appelle le czar son père, qui est laborieux et brave, qui ne rit pas de son pope et qui ne croit pas à la nécessité de l'esprit, et qui aime beaucoup les Français auxquels elle accorde en France,

plus de cœur que d'esprit, sait croquer, sait aimer, sait combattre et ne sait pas trop haïr. Ses femmes sont belles, et ses hommes, aujourd'hui forts, auront demain la beauté d'un peuple plus éclairé et plus libre.

Quel est son avenir? Nous ne croyons pas, malgré la rapidité des temps et des choses, que le peuple russe, qui n'est pas un peuple selon la signification moderne et démocratique de ce mot, soit prêt pour la république, et surtout dans les transitions que la démocratie ménageagement aux nations; mais nous pensons que le czar actuel, le présent Nicolas, tout en comprenant la nécessité d'un pouvoir fort, d'une puissante armée, d'une flotte redoutable et d'un empire russe qui ne veut pas permettre à l'Allemagne d'être gênante et surtout à l'Angleterre de faire la loi au monde, n'entend pas être un empereur aussi soldat, aussi casqué, aussi agité, aussi belliqueux, aussi Frédéric Barberousse que Guillaume II.

Le jeune Nicolas n'a pas le tempérament du Prussien Guillaume, et ces deux hommes, bien qu'empereurs (tous les deux, ne se ressemblent guère par la barbe et autrement. Leur manière d'être, comme aussi de penser sans doute, n'est aucunement la même et les distingue dans une opposition qui est presque un contraste.

Si le mot « posséder », qui n'est pas précisément respectueux, pouvait s'appliquer à ceux qui portent sur la tête l'une de ces couronnes royales ou impériales qui rapprochent autrefois de Dieu les empereurs et les rois, l'un oserait presque dire que Guillaume II est un possesseur quand il parle, quand il harangue, quand il toasté, quand il passe des revues, quand il voyage, quand il rend des visites à François-Joseph ou à Humbert, quand il reçoit l'empereur de Russie, quand il écrit, quand il compose, quand il met son casque et que quand il tire son sabre, c'est de son grand père.

Guillaume, dans toute sa grandeur, manque de naturel! Mais Nicolas, bien que plus jeune que lui et empereur d'un plus vaste empire, est plus simple, beaucoup plus modeste et certainement plus digne.

XVI

Et Nicolas pour un Russe et pour un empereur, est singulièrement libéral. Il n'est aucunement étranger à son siècle, à ses progrès et à ses idées.

Il connaît sa nation, à laquelle il est sincèrement attaché, et s'il rêve pour la Russie une grandeur peu commune et glorieuse dans la civilisation de demain, il songe aussi que la prospérité d'un immense empire comme le sien et d'une nation d'autant d'habitants que la nation russe ne saurait exister sans élévation morale, sans bien-être général sans la transformation définitive de cet affranchi en propriétaire libre. Il a dans son esprit comme dans son cœur le socialisme au juste et si vrai de la Révolution française.

Si nous disons que le russe Nicolas est français, nous ne disons point une chose étrange ou absurde, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, des dates de Cronstadt, de Toulon et de Paris, que la Russie, dans ses chefs comme dans son peuple, a des sentiments et des idées qui viennent de la France. Des guerres terribles et impolitiques n'ont rien pu faire contre elle, et Moscou et Sébastopol ne sont point des souvenirs de haine éternelle et même des noms qui laissent après eux de la méfiance et du doute. La France n'a rien tort d'oublier que les tars de Russie l'ont aidée dans plusieurs circonstances terribles, et si elle croit que la nation russe l'aime pour ses qualités et même pour ses défauts, elle ne se trompe pas. Cet amour, dans lequel il y a de la reconnaissance, de la croyance, de la confiance, de l'admiration et de l'enthousiasme, est très sincère. Pour les Russes, la France vaincue est toujours restée la première, et le czar lui-même, autocrate et représentant d'une autorité absolue,

éprouve pour la France, en dehors des intérêts politiques qui unissent parfois les contraires, un tel « attriement » une si réelle sympathie, que l'amitié de la République française ne l'effraie aucunement, et que ce philosophe aux habitudes simples, pas trop empereur dans son orgueil, penseur plutôt que soldat, très géné sous un casque qui lui comprimerait le cerveau et qui ferait peur à ses petites filles, n'a fait aucun effort de dignité impériale pour recevoir très amicalement le bourgeois Faure, lui serrer très cordialement la main et lui faire en hôte gracieux et heureux les honneurs de chez lui et de sa famille. Tout cela lui semblait fort naturel, et il ne fut jamais question de droit divin ou plutôt impérial entre ces deux hommes causant ensemble, ne jouant aucun rôle faux et diplomatique, fumant sans cérémonie et sans casque sur la tête des cigares au bon parfum de la Havane, de véritables « paros ». Le président Faure, d'ordinaire, chez lui fume la pipe, étant, comme le disaient les marins du Pothuan, « un homme qu'a navigué ».

Un czar ou un empereur, au demeurant, perdrait-il sa dignité impériale ou désherrait-il en grandeur s'il fumait démocratiquement la pipe en sa maison? Cela, du reste, dépend des goûts et regarde sa femme. Mais.....

J. GENTIL.

LE BONHEUR

Un moraliste ingénieux se demandait, voici quelques semaines, si « Napoléon avait été un homme heureux ». Ce moraliste semble faire école; il paraît que la solution des problèmes de ce genre intéresse un certain nombre de gens qui, selon toute vraisemblance, n'auront jamais l'occasion de savoir par eux-mêmes jusqu'à quel point le premier des Bonaparte eut à se louer ou à se plaindre de l'existence. On discute des joies ou des peines réservées aux grands conducteurs des peuples. En somme, comme disait Alfred de Musset,

La matière n'est point mauvaie pour les amateurs d'arguments philosophiques. Et l'autre jour, à propos du curieux volume sur Guillaume II intime, que vient de publier notre confrère Maurice Lendet, on s'occupait, au furoir, d'élucider si le sort de l'empereur d'Allemagne était enviable ou non.

En dehors des formidables souci qui peuvent et qui doivent hanter son cerveau, le Kaiser se trouve évidemment astreint à un labeur tel, que l'on ne compte sans doute pas beaucoup de ses sujets qui en fournissent un semblable.

Levé dès cinq heures du matin, en été comme en hiver, Guillaume II arrive à abattre son énorme besogne quotidienne que par des prodiges d'activité et d'exactitude. A six heures et demie, il reçoit les adjutants de service; à sept heures, on lui apporte les rapports du maréchal et il s'entretient avec les divers fonctionnaires dépendant du grand maître du palais: il règle ainsi les affaires de la Maison impériale, il examine les comptes, il autorise les commandements proposés; à huit heures, selon que les circonstances l'exigent, il donne audience aux ministres, aux préfets de police, aux généraux, aux hauts fonctionnaires, et, avec chacun d'eux, il discute les pièces présentées à sa signature; à neuf heures, il sort tantôt à pied, tantôt en voiture, tantôt à cheval; à onze heures,

nouvelles conférences et nouvelles audiences jusqu'à deux heures de l'après-midi; il déjeune alors en famille; puis il sort de nouveau, pour des visites, pour des inspections aux casernes ou aux administrations publiques; à six heures et demie, il reçoit encore quelques personnes et donne quelques signatures; à sept heures, il dîne, passe un moment avec ses enfants, puis retourne au travail: vers dix heures, enfin, après un léger repas, il se retire dans sa chambre à coucher, et dort, on tâche de dormir, jusqu'à un lendemain cinq heures.

Ce n'est là du reste, que le service ordinaire du souverain; le service extraordinaire le tient parfois debout jusqu'à minuit et l'oblige à se lever avant quatre heures; et il y a service extraordinaire, lorsqu'un prince étranger ou qu'un peçonnage de marque vient officiellement à Berlin, lorsqu'il y a des revus, des manœuvres, de grandes cérémonies quelconques, militaires ou civiles, c'est-à-dire dans des circonstances, en somme, assez fréquentes. Il faut une santé robuste pour exercer, dans des conditions pareilles, le métier de roi. La profession n'est peut-être pas précisément telle que nous le donnerait à croire les légendes populaires ou les fabricants de livres pour l'Opéra-Gomique. Et c'est probablement pourquoi les lecteurs du livre de M. Maurice Lendet, tristement désillusionnés, en arrivant à conclure, l'autre jour, que la vie de Guillaume II est une vie endiable, et que, tout à réflexions faites, la possession d'un empire ne constitue pas le bonheur.

C'est une opinion; c'est même une opinion facilement défendable. Encore faudrait-il pourtant s'enquérir sur la nature vraie et la caractéristique essentielle du bonheur. L'empereur d'Allemagne n'est-il pas un homme heureux? Non, certainement, si l'on ramène toute joie en ce monde au bien-être et à la tranquillité intimes, si l'on considère que le suprême but de l'existence consiste à fournir la moindre somme d'efforts et à subir la moindre somme de douleurs, de fatigues ou de simples tracasseries. C'est bien là d'ailleurs la plus plate conception que l'on puisse imaginer de notre destinée. Cette conception semble assez florissante chez nous; on la retrouve dans sa difficulté à la base même du socialisme révolutionnaire, au cœur de la bourgeoisie, au fond de tous nos organismes politiques. Il n'y a pas lieu de nous en montrer fiers. Car un pareil idéal implique un singulier affaiblissement de la notion du devoir et une ignorance terriblement absolue des satisfactions morales que peut procurer l'accomplissement d'une tâche, petite ou grande, humble ou glorieuse.

Et c'est ici, pour revenir à Guillaume II, que l'on est en droit de se demander: si, après tout, son sort doit paraître à ce point si pitoyable et pénible. Oui, assurément, nous le voyons condamné à un labeur qui lui laisse à peine le temps du sommeil et qui risque de compromettre prématurément sa santé. Oui, il porte sur ses épaules le poids de responsabilités terrifiantes. Oui, on ne trouverait pas un honnête négociant retiré du commerce qui ne jouisse d'indéfiniment plus de repos, de calme et même de vrai bien-être que le César germanique. Seulement, en raison de ses responsabilités, devant sa race et devant l'avenir, en raison des redoutables tâches qui lui incombent, il peut, s'il a l'âme hante, avoir comme des joies mystérieuses et profon-

Feuilleton

L'Abelle de la N.O.

REINE.

Seule dans sa chambre, par cet après-midi ensoleillé, elle pleure. Elle pleure, hélas! elle y est habituée. Mais cette journée est pour elle la plus triste de toutes celles qu'elle a vécues jusqu'ici.

Elle ne pensait pas alors pour tant cet homme, presque un veillard déjà, qui avait l'air si hautain, si dur, si méchant, se vantant de lui donner sa fille. Elle ne l'a plus revu depuis que des ambassadeurs ont réglé ton, tes les questions de mariage, mais demain, il arrivera une demi-heure avant la cérémonie et l'emmènera un quart d'heure après. Des figures nouvelles l'entoureront, curieuses et envieuses, des courtisanes la loueront basement et sous les acclamations de son peuple elle devinera une menace.

Puis jamais elle n'entendra les mots si doux de sa langue natale, ce murmure d'amour qui montait à elle lorsqu'elle traversait la ville. Et elle se demande si elle aimera son nouveau pays, si elle aimera son mari. Et son cœur se gonfle davantage car elle connaît la réponse.

rien voir de ses sentiments, un cœur politique qui souffre quand il faut pleurer, se réjouit quand il faut rire, aime qu'il faut flatter, déteste qu'il faut haïr. Non, la princesse est une femme tout simplement et elle a un cœur tout bonnement, bêtement, comme une petite bourgeoise sentimentale. C'est pourquoi elle pleure, c'est pourquoi elle n'a jamais été heureuse.

Toute jeune innocente enfant, elle subissait le joug de Podieuse étiquette et elle est condamnée à ce martyre jusqu'à la mort. Fillette et jeune fille combien de fois n'a-t-elle pas envié le sort des paysannes qu'elle rencontrait quelquefois et qu'elle devinait heureuses, oh! combien plus heureuses qu'elle.

Un soir, elle s'était accoudée à une fenêtre du palais. Derrière elle, dames et demoiselles d'honneur causaient disloctement, mais elle ne les entendait pas. Un charme, un trouble, une langueur qu'elle ne connaissait pas, semblait monter de la terre jusqu'à elle. Elle se laissait aller à des rêves bizarres, étranges, qu'elle n'aurait pu expliquer, mais qui lui étaient doux et bons. Les parfums qui s'élevaient du parc la grisaient, le ciel splendide l'étonnait, la profondeur du bois la tentait. Et voilà que, du fond de ce bois, arrivèrent vers elle deux ombres.

Indistinctivement, elle recula, la petite princesse, vaguement effrayée, mais les deux ombres pas saient enlacées, sans la regarder, sans la voir, et elle les suivait des yeux, surprise.

Lui, n'avait pas vingt ans, était grand et nerveux et souple; elle, avait son âge, était frêle comme Ghika, semblait marcher dans un rêve, se laissait presque porter.

Il ne disaient rien, se regardaient, semblaient flouiller au fond de leurs cœurs et ce qu'ils vivaient était très doux sans doute, car tous les deux souriaient extasiés. Ils ne savaient pas qu'ils étaient près du château, ne se doutaient guère que Son Altesse Impériale les regardait, se moquait bien de l'argent des Montsieurs et de tout ce qui n'était pas leur amour.

se disait que si elle pouvait s'en aller, elle aussi, le soir, comme eux, dans les ombres allées, elle savait bien qu'il y soutiendrait comme cet homme soutenait cette paysanne.

Et elle voyait devant elle, dans son costume éclatant de chevalier-garde, un jeune officier comme un dieu, qui la suivait des yeux lorsqu'elle était passée et qu'elle avait surpris plusieurs fois se promenant là, juste sous ses fenêtres.

s'entr'ouvrait, et le chevalier-garde montait sa faction. Sans qu'un mot eût été prononcé, un accord s'était fait entre ces deux cœurs jeunes, vibrants et bons qui s'aimaient, qui s'adolescent et qui, l'ayant deviné, ne pouvaient se le dire.

Jamais l'un des deux n'avait manqué à ce rendez-vous tacitement accepté. Quelquefois la princesse Ghika n'arrivait à apparaître à sa fenêtre un instant qu'au prix de mille artifices, mille ruses ingénues de jeune fille. Pour être exact, il avait parfois abandonné son service, encouru des punitions très sévères, mais tous les soirs, ne fut-ce que l'espace d'une seconde, il n'avait regardé au-dessus de sa croix.